

et recourir à d'autres moyens pour découvrir la piste du mari de Valentine Dharville, du père de Marie Bressolles.

Ces investigations infructueuses avaient pris beaucoup de temps.

Cinq heures du soir allaient sonner.

En conséquence il se fit conduire rue de Navarin.

Il monta chez lui et, et profitant de sa solitude, il reprit sur le rayon du haut de sa bibliothèque le portefeuille qu'il y avait placé au milieu des liasses de vieux journaux et de brochures.

Ce portefeuille, on s'en souvient, renfermait les originaux des copies gardées par l'abbé Meyriss, lors de la première entrevue, rue de Grammont, hôtel des Pays-Bas.

Maurice l'ouvrit.

Il joignit aux papiers qu'il contenait déjà la lettre et la grille mises par lui sous les yeux de Jules Thermis et du faux abbé.

—Edgard Allan Poe affirme que les objets les moins cachés sont les plus introuvables... murmura-t-il. Et il le trouve... Néanmoins ce portefeuille me semble trop mal à l'abri. Il faudrait aviser à le mettre en lieu plus sûr...

Entrant alors dans un cabinet noir qui lui servait de garde-robe, il se dirigea vers un angle où de vieilles malles de voyage se trouvaient entassées ; il ouvrit l'une d'elles, fendit d'un coup de canif la grosse toile qui garnissait l'intérieur du couvercle, et glissa sous cette toile le précieux portefeuille.

Ceci fait et la malle soigneusement refermée, il repagna son cabinet.

Maurice procéda minutieusement à sa toilette de soirée, endossa un paletot chaud par-dessus son habit noir et sortit à pied.

Arrivé à la hauteur de l'église consacrée à Notre-Dame-de-Lorette, il se dit :

—J'ai près d'une heure devant moi... Si j'allais faire une petite visite à ma bonne amie Mme Rosier... Ma foi, oui... Elle sera si contente de me voir.

Et il se dirigea du côté de la rue de la Victoire.

Arrivé à la maison portant le numéro 32 de cette rue il entra et, s'approchant de la loge de la concierge, demanda :

—Mme Rosier est-elle chez elle, je vous prie ?

La concierge connaissait le nouveau venu, car elle l'accueillit par son plus gracieux sourire en répliquant :

—Oui... oui, monsieur Maurice... vous pouvez monter... Mme Rosier est chez elle...

Le jeune homme remercia du geste et gravit lestement les marches jusqu'au second étage.

Là il s'arrêta.

Une seule porte existait sur le palier.

Il sonna deux petits coups à cette porte qui s'ouvrit au bout de quelques secondes, et une vieille servante parut sur le seuil.

—C'est monsieur Maurice... s'écria-t-elle, en tournant la tête du côté de l'appartement comme pour être entendue de quelqu'un, j'aurais dû le reconnaître à sa manière de sonner deux fois... Entrez, monsieur Maurice.

Et elle fit passer le jeune homme devant elle.

A peine la porte était refermée qu'une femme d'environ quarante-cinq ans, le visage illuminé par la joie, accourut à la rencontre du visiteur.

Elle lui prit maternellement la tête entre ses mains, et l'embrassant à dix reprises, avec une véritable furie de tendresse, elle lui dit :

—Cher enfant, je n'espérais plus te voir aujourd'hui et j'en avais un gros chagrin, car tu es resté six jours sans venir ! Ah ! comme le temps me paraissait long !

—A moi aussi le temps paraissait long, bonne amie, répondit Maurice avec une émotion sincère.

—Vrai ? demanda Mme Rosier rayonnante.

—Je vous l'affirme...

—Alors, pourquoi ne venais-tu pas ?

—Parce que cela m'était impossible...

—On peut tout ce qu'on veut...

—Je le voulais, mais toujours, au moment de venir, je me trouvais pris... Il faut me croire et me pardonner, bonne amie... J'ai beaucoup travaillé pour mon journal... et en dehors de ce travail j'ai dû m'occuper d'une affaire...

—Une affaire sérieuse ?

—Oui, et qui va probablement me permettre de gagner pas mal d'argent...

Tandis que s'échangeaient les répliques qui précèdent, la maîtresse du logis avait conduit son visiteur, dans la salle à manger où le poêle ronflant entretenait une douce chaleur et où la table était toute servie.

—Tant mieux, mon cher enfant !... cent fois tant mieux !... reprit Mme Rosier en embrassant de nouveau Maurice. Tu me donneras des détails en dînant, car tu dîneras avec moi, n'est-ce pas ?

—Je ne le puis, à mon grand regret...

—Pourquoi ?

—Je suis engagé... J'ai promis... je dîne chez Brébant avec des amis...

—Le visage de Mme Rosier exprima quelque inquiétude. Un de ces dîners qui se prolongent jusqu'à minuit et après lesquels on joue jusqu'au matin.

—Soyez tranquille... fit Maurice en souriant. Je serai sage... je rentrerai de bonne heure...

—Me le promets-tu ?

—Positivement.

Tâche de tenir cette promesse, cher enfant... N'abuse pas de ta santé, de ta jeunesse, de ta vigueur... On a beau être robuste... Une imprudence suffit souvent pour détruire l'équilibre... Tu es déjà fatigué... Je te trouve un peu pâlot.

En disant ce qui précède, Mme Rosier étudiait avec une attention passionnée la figure de Maurice, où se voyait en effet l'empreinte d'une fatigue très réelle.

Dans le regard de cette femme il y avait de la tendresse, de la crainte, presque de l'angoisse. Ses yeux, qu'un nuage de larmes semblait voiler, n'étaient pas ceux d'une amie, d'une sœur, mais ceux d'une mère fixés sur son fils bien aimé.

Assise près du jeune homme, elle lui tenait les mains dans les siennes et les pressait doucement.

Mme Rosier, nous l'avons dit, était une femme de quarante-cinq ans, mais on aurait facilement pu la croire de quelques années plus jeune.

Sinon jolie, du moins agréable ; d'une taille moyenne mince et souple, elle avait des cheveux châtain foncé très abondants, encadrant son visage ovale aux traits gracieux et distingués, quoique irréguliers.

L'intelligence rayonnait sur sa physionomie.

Ses yeux, sans être grands, étaient remarquables par leur expression. La pupille semblait en certains moments se dilater, et le regard devenait alors d'une profondeur inouïe.

Ces yeux devaient voir dans les ténèbres comme ceux des chats ; ces regards devaient descendre jusqu'au fond des âmes.

—Tu as la fièvre, cher Maurice... dit tout à coup Mme Rosier au jeune homme dont les mains brûlaient les siennes.

—Non, je vous assure...

—A quoi bon nier ? Je sens bien que ta peau est sèche et que ton pouls bat trop vite.

—Bah ! ce n'est qu'un peu de fatigue.

—Tu abuses du travail... et du plaisir...

—Il est certain que j'ai été un peu surmené ces jours derniers, mais cela va cesser, car la nouvelle que je voulais vous apprendre, l'heureuse affaire dont je vous parlais, consiste en ceci : Un brave et riche Hollandais, ex capitaine de navire, que j'avais vu souvent il y a un an et que j'ai rencontré il y a deux jours, vient se fixer à Paris afin de faire des études dans les bibliothèques et dans les archives du ministère de la marine, et de préparer un grand travail historique demandé par son gouvernement... Il m'attache à sa personne en qualité de secrétaire, avec de beaux appointements... C'est une position d'argent et d'avenir, car je lui deviendrai vite indispensable pour l'aider dans ses recherches et rédiger ses notes... Il ne pourra plus se passer de moi... Je serai son *alter ego*. Je l'accompagnerai partout.

—Tu quitteras Paris ? fit vivement Mme Rosier, dont les couleurs disparurent.

—Pour voyager seulement, car le capitaine se plaît à Paris et compte y établir sa résidence définitive... J'y reviendrai donc toujours avec lui...

—Ah ! tu m'avais effrayé... reprit l'excellente femme avec un soupir d'allègement. Je suis habituée à toi, vois tu, mon cher Maurice, je t'aime comme si tu étais mon fils, et rien que l'idée de me séparer de toi me fait venir les larmes aux yeux.

En effet, Mme Rosier essayait ses paupières humides...

Maurice l'embrassa.

—N'ayez ni souci, ni chagrin, bonne amie... lui dit-il. Je vous jure bien de ne m'expatrier jamais... Il m'en coûterait trop, à moi, de quitter pour toujours celle qui a si généreusement remplacé près de moi la mère que je n'ai pas connue...

Le jeune homme prononça ces paroles avec une émotion qui fit trembler sa voix.

Nous n'oserions affirmer que cette émotion fut sincère, mais Mme Rosier ne pouvait que s'y laisser prendre, et s'écria en appuyant ses lèvres sur le front de Maurice :

—Ah ! cher, cher enfant, qu'elle serait heureuse, ta mère, en te voyant si bon, si aimable, si travailleur... Comme elle doit te bénir du haut du ciel, et demander à Dieu de veiller sur toi sans cesse...

Brusquement elle réagit contre l'attendrissement qui s'emparait d'elle et, changeant de conversation, elle poursuivit :

—Ainsi tu vas être le secrétaire de ce capitaine hollandais ?

—J'entrerai demain en fonctions.

—Quel sera le chiffre de tes appointements ?...

—Huit mille francs.

—Mais c'est très joli cela !... Avec tes six mille francs de pension, cela te constitue une véritable petite fortune...

—Je ferai des économies...

Mme Rosier eut aux lèvres un pâle sourire.

—Des économies ! répéta-t-elle. Les économies d'un homme de ton âge, avide de plaisir, tu me permettras de n'y pas croire... Je ne vois d'ailleurs aucun mal à ce que tu t'amuses, pourvu que tu saches jouir de tout sans abuser de rien... Heureusement le travail est un préservatif... et tu aimes le travail, grâce à Dieu !... tu comprends qu'un désœuvré manque à sa tâche dans ce monde et n'est point un homme honorable...

—Certes, je le comprends, et je le prouve en vivant comme je vis...

—Tu ne songes point à te marier, n'est-ce pas ? demanda Mme Rosier, avec une sorte de vague inquiétude.

—Je n'y songe pas du tout... quant à présent du moins... et en cela je suis vos conseils... Pour prendre femme, il faut avoir le courage de dire adieu sans regret au côté joyeux et insouciant de la vie... et j'avoue que je me sentirais en aucune façon ce courage-là... Nous verrons plus tard...

—Plus tard... oui, plus tard... murmura Mme Rosier dont une ombre soudaine avait voilé le front, et même pas du tout... ajouta-t-elle. Qui sait ? Cela vaudrait peut-être mieux pour toi...

—Cependant, à trente-cinq ou quarante ans, si je trouvais une femme riche, il me semble que la chose pourrait être utile... répliqua Maurice.

—Sans doute, mais, d'ici à dix ou quinze ans, nous avons le temps d'y penser...

—Largement ! fit le jeune homme avec un sourire. Il tira sa montre de son gousset, regarda le cadran et quitta son siège.

—Tu pars ? demanda Mme Rosier.

—Oui... On doit se mettre à table à huit heures et il est huit heures moins dix... Je serai de quelques minutes en retard...

—Quand te reverrai-je ?

—Le plus tôt possible...

—C'est trop vague...

—Eh bien ! d'ici à deux ou trois jours...

—Et tu dîneras avec moi ?